

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2011)
Heft: 5

Artikel: Le rôle des forces spéciales en Irak et en Afghanistan
Autor: Monnerat, Ludovic
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-514563>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Membres des forces spéciales US en Afghanistan, novembre 2001.

Forces spéciales

Le rôle des forces spéciales en Irak et en Afghanistan

Lt col EMG Ludovic Monnerat

Rédacteur adjoint, RMS+

Est-ce que le raid sur la bâtie fortifiée d'Oussama ben Laden a été la règle ou l'exception ? De façon a priori étonnante, une telle opération fait largement partie du quotidien des forces spéciales dans les campagnes de contre-insurrection menées en Irak et en Afghanistan, même si leur spectre d'engagement est évidemment plus large.

Ces deux théâtres d'opération voient aujourd'hui l'engagement de la grande majorité des forces spéciales non seulement des Etats-Unis, mais aussi de Grande-Bretagne et d'autres pays membres de l'OTAN ou du Commonwealth (notamment Australie et Nouvelle-Zélande), et la réduction en cours des forces conventionnelles¹ devrait encore renforcer leur importance relative.

Leur rôle durant la phase initiale de ces conflits a été abondamment documenté et peut être ici résumé de la façon suivante :

En Afghanistan, pendant les 2 mois séparant les premiers bombardements américains de la chute des Talibans, les forces spéciales ont mené une campagne concentrique en utilisant l'Alliance du Nord et des tribus locales comme force terrestre et en déversant des bombes intelligentes pour anéantir les concentrations de troupes adverses, formant ainsi une tenaille aéroterrestre face à laquelle toute résistance frontale était vaine.

En Irak, pendant les 3 semaines séparant la poussée coalisée de la chute de Saddam Hussein, les forces spéciales ont rempli 4 missions principales : la prise d'infrastructures critiques au sud-est pour empêcher leur sabotage ; la fixation de forces importantes au nord en s'appuyant sur les milices kurdes et en simulant l'ouverture d'un autre front ; la déception du commandement irakien par une action donnant l'impression d'un effort principal à l'ouest ; enfin, l'éclairage permanent des forces terrestres.

Cette fonction de multiplicateur de forces, que celles-

ci soient locales ou expéditionnaires, a joué un rôle déterminant dans le succès de ces invasions et dans l'emploi de troupes locales à cet effet. Mais dès que les conflits se sont mués en une lutte non conventionnelle entre insurgés nationalistes, djihadistes étrangers, réseaux criminels, forces gouvernementales et troupes étrangères, ce rôle a fortement évolué pour désormais combiner l'action coercitive et l'action stabilisatrice.

Deux campagnes interdépendantes

Le fait que les campagnes d'Afghanistan et d'Irak ont témoigné d'une interdépendance étroite dans le cadre d'un conflit mondial à longtemps été contesté, tant l'opposition totale à l'opération IRAQI FREEDOM a influencé les esprits et les discours durant la dernière décennie. C'est pourtant une réalité partagée à la fois par les Etats-Unis et par Al-Qaïda, même si des intérêts et des conflits locaux comme régionaux sont venus se greffer sur chaque campagne pour lui donner des caractéristiques propres. Dix ans après le déclenchement de l'opération ENDURING FREEDOM, il faut espérer que les passions soient suffisamment retombées pour redonner à l'analyse des faits une place centrale.

Pour les forces spéciales américaines et leurs homologues coopérant le plus étroitement avec elles,² il y a eu en effet dès 2002 un mouvement de bascule permanent et un lien causal direct entre l'Irak et l'Afghanistan. Ceci avant tout pour trois raisons :

Premièrement, les effectifs des forces spéciales étant limités par leur approche exclusivement qualitative, condition même de leur efficacité, tout renforcement au profit d'une campagne aboutit nécessairement à affaiblir l'autre et nécessite donc une pesée commune des intérêts en jeu.

¹ D'un maximum de 176'000 militaires étrangers en Irak durant les phases les plus intenses de la contre-insurrection, ce nombre est passé à quelque 50'000 pour l'année 2011. Pour l'Afghanistan, une réduction de 33'000 militaires américains a été annoncée pour la fin 2012, avec en parallèle une augmentation des forces spéciales.

² Ceci à la différence de plusieurs pays membres de l'OTAN, qui ont accepté dès 2002 de déployer leurs forces spéciales sous commandement américain en Afghanistan dans le cadre de l'opération « Enduring Freedom » mais qui ont refusé de participer à la campagne irakienne, comme la France, le Canada et l'Allemagne.

Deuxièmement, les objectifs des forces spéciales étant en partie les mêmes dans chaque campagne, à savoir les cadres supérieurs et intermédiaires de l'internationale combattante islamiste, les capacités de renseignement et d'action directe à leur encontre ont été jointes en une approche globale.

Troisièmement, les adversaires des forces spéciales dans les deux campagnes ayant parfois des liens opérationnels, la dynamique des mesures et contre-mesures propre à tout conflit armé s'est appliquée à leurs méthodes, et l'expérience opérationnelle d'une campagne n'a pas tardé à rejoaillir sur l'autre.³

De façon chronologique, on peut ainsi affirmer que l'Afghanistan a constitué le point focal jusqu'à la fin 2002, avant que l'Irak ne devienne l'effort principal et qu'il le reste jusqu'en 2008 environ. L'évolution contraire de la situation entre ces deux pays a ensuite accordé une plus grande priorité à l'Afghanistan. Les forces spéciales américaines, par exemple, avaient à l'été 2008 quelque 5'500 militaires déployés en Irak et 3'000 en Afghanistan, contre respectivement 3'000 et 7'000 l'été dernier⁴ ; ces chiffres ne reflètent que les effectifs sédentaires et n'intègrent pas les éléments maintenus hors des deux théâtres pour pouvoir intervenir dans l'un ou dans l'autre en fonction des besoins.

De façon analytique, on doit toutefois souligner que l'engagement actuel des forces spéciales est avant tout le fruit de l'expérience irakienne. C'est donc par ce conflit qu'il faut commencer afin de voir pourquoi et comment des armes nouvelles ont été forgées et appliquées avec une efficacité croissante.

Une machine d'un genre nouveau

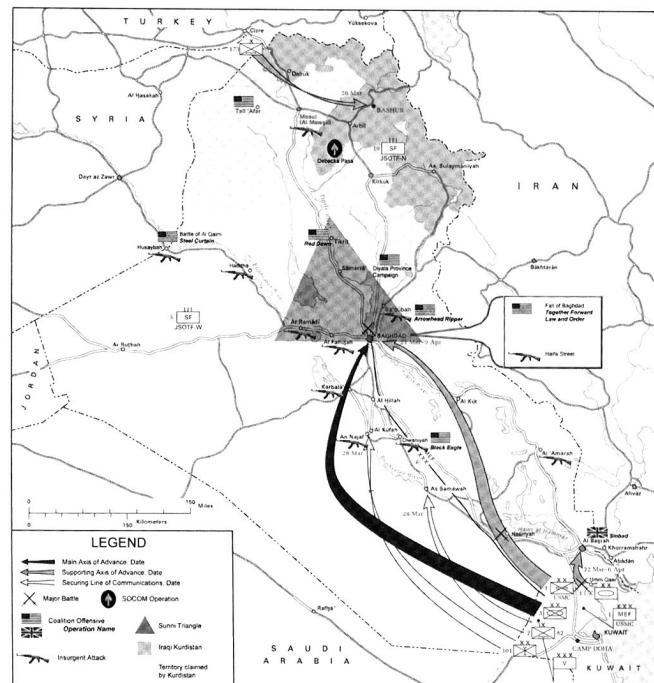
Dès les premières semaines qui ont suivi l'effondrement du régime de Saddam Hussein, au printemps 2003, les forces armées américaines et les contingents alliés ont tenté de mettre en place – de façon empirique et souvent désordonnée, voire précipitée – les conditions-cadres permettant l'avènement d'un nouvel État irakien. Mais toutes les mesures de reconstruction et de développement ont été progressivement menacées par la dégradation des conditions de sécurité, au fur et à mesure que s'est développée une insurrection conjuguant les différents adversaires du nouvel Irak.

La radicalisation et la complexité de ces acteurs ont surpris les troupes étrangères : les forces américaines d'une part, dont la mentalité expéditionnaire était fondée sur un retour rapide au pays dès l'accomplissement perçu de la mission, mais aussi les contingents européens d'autre part, qui pensaient reproduire l'approche du maintien de la paix appliquée en Bosnie puis au Kosovo.

Plus important encore, les forces armées étaient face à l'inconnu : sans réseau de contacts et d'informateurs en-dehors de la zone kurde, sans réseau de téléphonie mobile permettant des interceptions, sans forces locales susceptibles de les éclairer, sans base de données mettant

³ Il convient naturellement d'ajouter que l'Iran étant adjacent à l'Irak comme à l'Afghanistan, son implication dans les deux campagnes a également renforcé leur interdépendance.

⁴ Selon le vice-amiral McRaven, cité par Lolita C. Baldor, "Commander: Special operations forces under stress", Associated Press, 29.06.2011.



Carte issue de Wikipedia résumant l'invasion de l'Irak en 2003, avec certains aspects du rôle des forces spéciales.

en commun les informations, sans méthode systématique ne serait-ce qu'au niveau des noms des personnes recherchées, les états-majors étaient dans l'incapacité de cerner leur environnement.

Pendant que les forces conventionnelles – avant tout américaines – allaient peu à peu apprendre à mener une campagne de contre-insurrection, et donc se focaliser sur des problématiques locales, les forces spéciales⁵ – américaines et britanniques – poursuivaient leur série d'arrestations de personnes-clefs du régime à travers tout l'Irak⁶ et commençaient à développer une campagne de contre-terrorisme, et donc à se focaliser sur des problématiques globales, comme l'infiltration de combattants et de moyens étrangers.

L'explosif improvisé : une arme de choix pour l'insurrection en Irak.



⁵ Les rares sources dévoilant vraiment le fonctionnement des forces spéciales en Irak sont : Mark Urban, *Task Force Black*, St. Martin's Press, 2010 ; Matthew Alexander, *Kill or Capture: How a Special Operations Task Force Took Down a Notorious al Qaeda Terrorist*, St. Martin's Press, 2011.

⁶ Cette série culminera avec la capture de Saddam Hussein le 13 décembre 2003, mais n'aura guère d'effet à terme, dans la mesure où le rôle de l'ancien dictateur n'était plus que symbolique.

L'arrivée du major-général Stanley McChrystal à la tête du JSOC en septembre 2003 et son déploiement à ce titre en Irak changera la donne. Grâce à son expérience en Afghanistan, cet officier brillant et innovateur mettra des mois à construire une capacité offensive nouvelle en se fondant sur l'essentiel : l'acquisition et le partage du renseignement. En posant comme principe qu'il faut construire un réseau pour vaincre un autre réseau, McChrystal fera du JSOC une plaque tournante sans équivalent.

A son initiative, un grand centre d'opérations interforces a été discrètement établi en juin 2004 sur la gigantesque base aérienne de Balad, au nord de Bagdad, afin d'assurer la conduite des forces spéciales de théâtre en Irak. Chaque service de renseignement y avait son bureau de liaison, des équipes de liaison indépendantes en-dehors du pays y apportaient leur contribution⁷, et l'ensemble des informations transmises était mise à la disposition de tous les partenaires via un réseau Intranet. La salle principale, grande comme un terrain de basketball, était équipée de 3 écrans géants retransmettant en direct les flux d'images des drones ou d'autres informations importantes. La fusion entre renseignement et action prenait forme.

Les éléments d'engagement placés sous la responsabilité du JSOC et rassemblés sous une appellation évoluant constamment (Task Force 121, Task Force 626, etc.) comprenaient alors un escadron du DevGru⁸ (SEAL Team Six) à l'ouest, un détachement de Rangers au nord ainsi qu'un escadron du Combat Application Group (Delta Force)⁹ et un escadron du SAS britannique au centre, soit environ 200 opérateurs,¹⁰ auxquels s'ajoutaient les moyens d'appui organiques nécessaires – transport aérien notamment. La conduite tactique à Balad était assurée par le commandement du CAG, McChrystal se concentrant sur la conduite opérative, c'est-à-dire sur l'affûtage de cette machine de guerre d'un genre nouveau.

Vers un contre-terrorisme industriel

La situation exigeait en effet une réponse nouvelle. Si les forces spéciales ont capturé dès 2003 des djihadistes étrangers en Irak, c'est en 2004 que le Jordanien Abou Moussab Al-Zarqaoui est apparu sur le devant de la scène, utilisant la ville de Falloujah – pendant plusieurs mois hors du contrôle de la coalition – comme base d'opération avancée pour multiplier les attaques à la voiture piégée à Bagdad et dans d'autres villes du pays. En octobre 2004, Al-Zarqaoui a fait officiellement allégeance à Oussama

⁷ Ces éléments de liaison étaient notamment présents dans les pays partenaires dont émanait des djihadistes, comme l'Arabie Saoudite, le Maroc, etc.

⁸ Cette désignation a été modifiée voici quelques mois, afin d'assurer davantage de discréetion à cette unité.

⁹ Cette unité s'appelle désormais Army Compartmented Elements (ACE). Voir Marc Ambinder, « Delta Force Gets a Name Change », *The Atlantic*, 12 octobre 2010.

¹⁰ D'après l'estimation de l'auteur, sachant qu'un escadron comptait en moyenne 40 opérateurs à l'engagement. Il est difficile de connaître la taille exacte des éléments du JSOC en Irak ; selon Mark Urban, ce dernier comptait début 2006 près de 5000 militaires sous son commandement – éléments d'appui compris – dans le secteur de responsabilité du Central Command, qui inclut donc l'Irak et l'Afghanistan. Le même auteur affirme que la contribution britannique, assez influente, n'a jamais dépassé 150 militaires, dont 40 opérateurs.



Stanley McChrystal, initiateur du « contre-terrorisme industriel ».

ben Laden, de sorte que son organisation, vouée à combattre les troupes étrangères autant que les Irakiens de confession chiite, a dès lors été désignée comme « Al-Qaïda en Irak ».

Le nouveau représentant de l'internationale combattante islamiste est devenu en 2005 le principal adversaire de la coalition et la principale menace pour l'accomplissement de ses objectifs. En février 2005, un raid visant à le capturer était en cours d'exécution lorsque l'unique drone suivant la voiture du Jordanien – et dont l'image était diffusée à Balad – subit une panne technique et perdit sa cible. Malgré cet échec, l'augmentation du nombre et de la qualité des senseurs disponibles, le développement rapide de la téléphonie mobile en Irak et l'augmentation des informations recueillies auprès de la population accompagnaient fort opportunément la montée en puissance des forces spéciales et la maturation des concepts du JSOC.

Ce dernier a mis en œuvre dès cette époque une sorte de « contre-terrorisme industriel »,¹¹ c'est-à-dire une campagne intense d'attrition visant les cadres intermédiaires des réseaux avant tout islamistes de l'insurrection – les détenteurs de savoirs, de contacts et de ressources sur lesquels reposait sa capacité d'action. Pendant que les forces conventionnelles s'efforçaient de tenir le terrain et, au fil des rotations, d'améliorer les conditions de sécurité, les forces spéciales se sont dès lors concentrées sur une offensive sans relâche dans tout le territoire irakien pour démanteler le réseau adverse plus vite qu'il ne pouvait se régénérer et se développer.

Les concepts innovateurs de cette campagne étaient au nombre de trois.

Premièrement, il s'est agi d'avoir un « œil qui ne cligne jamais » (*Unblinking Eye*) : afin de suivre une cible n'offrant qu'un contraste minime avec son environnement et de parvenir à cerner son rôle au sein du réseau

¹¹ L'expression a été formulée par le directeur des forces spéciales britanniques de façon dépréciative.

adverse, une redondance et une saturation de capteurs – jusqu'à 3 drones par cible, par exemple – devaient être atteintes en permanence grâce à la fixation d'efforts principaux. Concrètement, cela signifie que le JSOC a mobilisé une bonne partie des capacités d'acquisition de renseignements, et que l'allocation interne des ressources entre les différentes unités privilégiait celle qui disposait de la meilleure opportunité.

Deuxièmement, le tempo opérationnel devait être élevé au maximum, et chaque unité subordonnée devait préparer et exécuter au moins un raid par nuit, après avoir déterminé le jour précédent la cible la plus prometteuse et entrepris les préparatifs nécessaires.¹² Ceci a été rendu possible par la masse de renseignements récoltée, notamment grâce aux écoutes téléphoniques et aux bases de données archivant toutes les informations, mais aussi aux capacités de traitement à distance¹³ permettant en quelques heures de corrélérer plusieurs bribes de renseignement pour en extraire un dossier d'objectif. Ce dernier n'était certes pas assez complet et précis pour minimiser les risques lors du raid afférent !

Troisièmement, le rôle principal des raids consistait à produire du renseignement pour déclencher des actions subséquentes : il s'agissait donc non seulement de trouver la cible, de la fixer et de la neutraliser, mais aussi et surtout d'exploiter et d'analyser les renseignements pouvant en être extraits.¹⁴ L'intégration d'interrogateurs spécialisés et d'interprètes aux éléments d'engagement afin de procéder au premier interrogatoire immédiatement après le choc de la capture a fortement augmenté l'effet des raids – menant parfois à un autre raid dans les heures qui suivaient.

Cette campagne offensive était alors totalement secrète, et l'attrition croissante qu'elle provoquait ne pouvait avoir de résultat rapide sur la situation générale de l'Irak. Une autre campagne, publique quoique discrète, allait également jouer un rôle important : la formation d'unités irakiennes capables de reprendre à leur compte

Membres des forces spéciales US en Afghanistan, novembre 2001.



¹² L'intensité des activités peut être jaugée à l'aune de l'opération LIGHTWATER, montée dans le but de libérer 2 otages canadiens et 1 otage britannique capturés par un groupe armé indépendant. Sur une période de 4 mois, il aura fallu 50 raids successifs – dont seuls 4 n'ont fourni aucun résultat – pour parvenir à localiser les otages et les libérer.

¹³ En s'appuyant sur le travail des services de renseignements nationaux, au pays.

¹⁴ Désigné par l'acronyme F3EA pour "find, fix, finish, exploit and analyse."

Une mécanique standardisée

Dans l'emploi traditionnel des forces spéciales, une action directe prenant la forme d'un raid est une affaire planifiée dans le détail, entraînée plusieurs fois avec tous les participants, et adaptée jusqu'au dernier moment en fonction des renseignements obtenus en temps réel. Le raid sur la bâtie fortifiée d'Oussama ben Laden correspond entièrement à ce modèle.

Le mode d'emploi développé en Irak reposait au contraire sur l'application standardisée d'un cycle journalier. Durant toute la matinée, les bases des forces spéciales étaient on ne peut plus calmes, les opérateurs prenant quelques heures de repos ; l'activité reprenait dans l'après-midi, lorsque les dossiers d'objectifs étaient finalisés et les actions de la nuit planifiées, avant une préparation durant la soirée. En règle générale, les raids étaient déclenchés après minuit, les objectifs atteints vers 3 heures et les prisonniers déposés aux lieux de détention et d'interrogation vers 5 heures.

Les forces engagées dans un raid héliporté autour de Bagdad entre 2005 et 2007 comprenaient typiquement un escadron de forces spéciales réparti en plusieurs équipes d'assaut, un élément d'appui verrouillant l'objectif, 4 à 6 hélicoptères moyens et lourds pour le transport aérien, une force de réaction rapide au sol (fournie par la troupe sédentaire dont le secteur d'engagement incluait l'objectif du raid), au moins un drone volant en permanence, ainsi qu'un appui aérien rapproché (sous la forme d'une canonnière volante AC-130 organique ou d'avions de combat appelés par des contrôleurs aériens en vol).

D'autres éléments de forces spéciales menaient leurs raids exclusivement au sol, en utilisant des véhicules blindés similaires à ceux des forces conventionnelles, et dont la présence en patrouille faisait partie du quotidien. La coordination avec ces forces étaient assurée par le détachement d'officiers de liaison dans leur centre de commandement et la fixation de secteurs « hors limite » pour leurs troupes pendant une période donnée. De manière générale, l'ampleur de la présence militaire

Deux hélicoptères des forces spéciales au décollage à Balad pour un raid nocturne.





Véhicules transport de troupes et chasseurs de chars *Stryker* victimes d'un explosif dissimulé sous la route.

les missions des forces étrangères, et notamment des forces spéciales susceptibles de participer à leur tour à des actions offensives.

Un deuxième front dans l'offensive

La construction d'une nouvelle armée irakienne pour remplacer l'ancienne, irrécupérable car dominée par la minorité sunnite, est un projet qui a occupé l'ensemble de la coalition dès 2003 : en intégrant les autres forces de sécurité telles que des unités de police, de gardes-frontières et de protection d'objets, toutes les Grandes Unités de la coalition se sont efforcées de former aussi vite que possible des troupes locales susceptibles de combler le vide sécuritaire créé par l'effondrement du régime de Saddam Hussein et amplifié par la décision imprudente de dissoudre l'ancienne armée sans tarder.

D'autres unités de forces spéciales, telles que les Bérets Verts – dont c'est l'une des missions principales – et les Navy SEALs, c'est-à-dire des éléments ne faisant pas partie du JSOC, ont été engagées dans cette entreprise. Leur tâche a en particulier consisté à créer, à instruire puis à encadrer – y compris à l'engagement – des unités de forces spéciales irakiennes. En novembre 2005, grâce à des cours de formation dispensés depuis 2 ans en Jordanie avec des instructeurs issus notamment des Bérets Verts, le nouvel Irak disposait ainsi de 2 bataillons de forces spéciales rassemblant, avec leurs éléments d'appui, quelque 1'440 militaires.

Leur montée en puissance se poursuivra dans l'intervalle, jusqu'à atteindre en 2008 un volume d'environ 10'000 hommes, avec 2 brigades comprenant 7 bataillons de forces spéciales – une brigade étant positionnée à Bagdad et l'autre répartissant ses éléments au nord, à l'est, au sud et à

l'ouest du pays. L'entraînement de base a progressivement été pris en charge par les Irakiens eux-mêmes, les forces spéciales américaines plaçant des conseillers à tous les échelons de la chaîne de commandement. Du reste, les 2 brigades ont reçu un équipement presque entièrement d'origine américaine.

Ces unités furent de tous les combats ou presque dans les phases les plus difficiles de la contre-insurrection, afin d'incarner la présence et la volonté des fragiles gouvernements issus des élections, mais aussi – grâce à leur encadrement étranger – d'éviter de prendre parti. Ceci gagna fortement en importance avec la domination croissante de l'élément religieux dans le conflit irakien, par rapport à l'impulsion nationaliste de l'insurrection initiale, notamment à partir du début 2006, lorsque la destruction du dôme de Samarra par les hommes d'Al-Zarqaoui précipita le pays dans une guerre civile et interreligieuse, les milices chiites se lançant dans l'escalade de la violence pour répondre aux attaques des islamistes sunnites.

A cette époque, la machine de guerre conçue par McChrystal tournait cependant à plein régime, et les affrontements armés toujours plus violents avec les combattants islamistes – certains choisissant le suicide pour éviter la capture – aboutissaient à des résultats très concrets, comme l'élimination d'Al-Zarqaoui le 7 juin 2006 : grâce aux renseignements fournis par un prisonnier adéquatement mis en condition¹⁵, la piste du leader d'Al-Qaïda en Irak a pu être remontée, jusqu'à ce qu'il apparaisse via un drone sur les écrans de Balad. Une action rapide s'imposant, c'est une frappe aérienne qui mit alors un terme à sa carrière.

¹⁵Cet épisode a été décrit par Mark Bowden (*The Ploy*, *The Atlantic*, mai 2007). Le prisonnier a été convaincu par des promesses quant à son avenir personnel.

Un nouvel adversaire se faisait en parallèle toujours plus menaçant : des groupes extrémistes chiites, émanant des milices jugées trop attentistes, et directement armés et guidés depuis l'Iran pour lutter contre les puissances occidentales. Cette implication, révélée par la capture d'officiers iraniens en Irak¹⁶ et par la saisie de nombreux documents, sera jugée d'autant plus grave que des attaques directes seront menées contre les troupes coalisées, comme le kidnapping et le meurtre début 2007 de 5 officiers et soldats américains à Kerbala, en pleine réunion officielle, par un détachement déguisé en convoi de la coalition.

Les forces spéciales du JSOC étant entièrement liées par la lutte contre Al-Qaïda en Irak, et alors désignées sous l'appellation Task Force 16, une Task Force 17 réunissant un bataillon de Bérets Verts et des unités spéciales irakiennes fut placée sous son commandement pour appliquer le même traitement à cet adversaire nouveau. Cette multiplication par deux des éléments d'engagement provoqua une concurrence accrue pour les ressources communes (senseurs, hélicoptères, etc.), ainsi qu'une compétition interne encore plus forte entre les différentes unités. Mais elle aboutit également à élargir la campagne d'attrition lancée trois ans plus tôt, à une période décisive du conflit.

L'intensité des opérations conduites à partir de Balad atteignit un sommet à partir de 2007, avec souvent 6 raids par nuit menés par la TF-16 et autant par la TF-17, toujours déclenchés sur la base d'informations solides (recoupements de données, identifications de personnes, localisations de téléphones cellulaires, etc.) mais fragmentaires (peu de détails tactiques et techniques sur l'objectif). En raison de ce rythme intense, les escadrons de forces spéciales effectuaient des déploiements brefs en Irak – de 3 à 6 mois selon les unités – et en revenaient avec des effectifs nettement amoindris suite aux pertes cumulées.¹⁷

Le rôle des forces spéciales était alors pleinement parvenu à maturité : il consistait à détruire les adversaires « inconciliabes » du nouvel Etat irakien, du côté sunnite comme chiite, pour permettre aux forces conventionnelles d'assurer la protection de la population et de convaincre les adversaires « conciliabes » de changer de camp. En d'autres termes, la machine de McChrystal était le marteau venant s'abattre toujours plus vite sur l'enclume toujours plus solide du dispositif coalisé et gouvernemental.

Combinée et intégrée avec le soulèvement des tribus dans l'ouest irakien contre les groupes islamistes et la montée en puissance des forces américaines, la campagne d'attrition aboutira littéralement à saigner Al-Qaïda en Irak et à mettre hors d'état de nuire les éléments les plus extrémistes des groupes chiites. Les estimations des pertes infligées par le JSOC entre 2003 et 2009 vont de 14'000 à 15'000 adversaires neutralisés, dont 30% de tués ; en considérant que des cadres étaient pris pour cibles, et non de la « piétaille » facile à remplacer, on mesure la contribution immense des forces spéciales à la contre-insurrection en Irak. Et donc la raison pour laquelle leurs

¹⁶ D'après Mark Urban, le renseignement américain estimait fin 2006 qu'environ 150 membres du corps des gardes révolutionnaires et d'autres unités spéciales iraniennes étaient présents en Irak.

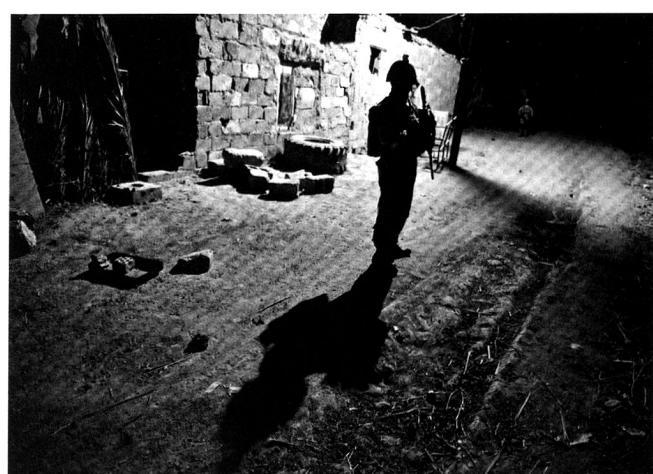
¹⁷ Si peu de décès ont été subis, il n'était pas rare qu'un escadron ait le tiers ou le quart de son personnel blessé au terme d'une rotation.



Abou Moussab al Zarqaoui, leader d'Al-Qaïda en Irak. Le fusil M4 à gauche sur l'image, pris à des troupes américaines, sera récupéré par le SAS britannique lors d'un raid.



Un drone Predator décollant pour une mission au-dessus de l'Irak.



L'essentiel des actions offensives des forces spéciales en Irak s'est déroulé de nuit.



méthodes inspirèrent le reste de la coalition, et furent exportées dès que possible en Afghanistan.

Application en Afghanistan

La transition progressive entre le commandement américain et la force internationale d'assistance et sécurité (ISAF) en Afghanistan a eu pour conséquence le développement rapide – et fortement soutenu par les États-Unis – des capacités de l'OTAN dans le domaine des forces spéciales. Alors que les éléments sous commandement américain ont poursuivi dès 2002 leur mission de lutte contre les Taliban et leurs alliés, de façon directe (actions autonomes) comme indirecte (formation et encadrement de commandos afghans), une montée en puissance qualitative comme quantitative a permis à l'ISAF d'aligner une composante de forces spéciales rassemblant une dizaine de formations d'engagement. Au-delà du transfert de moyens devenus moins utiles en Irak, ce sont les chefs qui, au gré des rotations et des promotions, se retrouveront à des positions-clefs en Afghanistan : Stanley McChrystal et quelques-uns de ses officiers, comme le major-général Michael Flynn, spécialiste du renseignement. A la tête de l'ensemble des forces de la coalition, ils vont tenter non seulement d'importer la combinaison de contre-insurrection et de contre-terrorisme qui a fait ses preuves en Irak, mais également de l'adapter aux conditions locales et de l'améliorer. L'Afghanistan, avec son relief tourmenté et son altitude élevée, avec sa population moins développée et davantage divisée, présente en effet des défis bien différents.

Cette campagne étant en cours, il n'existe pas de sources comparables à celles, déjà rares, qui ont levé le voile sur la totalité des activités en Irak. Une publication hors du commun a toutefois montré que des changements radicaux étaient à l'œuvre : le major-général Flynn a publié via un *think tank* en janvier 2010 un document¹⁸ faisant à la fois office de directive pour ses subordonnés et d'information pour un large public, en soulignant à quel point la communauté du renseignement militaire en Afghanistan à tous les échelons ne remplissait pas sa mission, en se focalisant sur les activités de l'ennemi et en ignorant la dimension politique, économique et culturelle du conflit.

En d'autres termes, les forces – notamment américaines – dans le pays ne menaient pas une vraie campagne de contre-insurrection, consistant à gagner le soutien et la coopération de la population, et ainsi marquer vraiment des points contre leurs adversaires. Est-ce que ce constat sans ambages était également une critique des forces spéciales, précisément engagées au quotidien dans la traque des cadres de l'insurrection, et dont les actions offensives faisaient l'objet de polémiques en raison de leurs retombées parfois négatives ? Apparemment pas, car Flynn précisait qu'il manquait avant tout un équilibre entre les deux approches. Trop de marteaux et pas assez d'enclumes.

¹⁸ Michael T. Flynn, Matt Pottinger et Paul D. Batchelor, "Fixing Intel: A Blueprint for Making Intelligence Relevant in Afghanistan", Center for a New American Security, janvier 2010.

Mais la campagne d'attrition à la mode irakienne a bel et bien été mise en œuvre dès l'automne 2009. Une année plus tard, et alors qu'il venait de remplacer McChrystal, le général David Petraeus annonçait que les forces spéciales avaient exécuté plus de 4'000 missions entre mai et août 2010, capturant ou tuant 235 cadres et 2'739 combattants insurgés ; ces raids étaient en règle générale accomplis avec des commandos afghans.¹⁹ Deux mois plus tard, le bilan pour les 90 jours passés comptait plus de 5'300 missions – dont deux tiers d'actions offensives et un tiers d'actions stabilisatrices – avec à la clef 339 cadres et 3444 combattants capturés ou tués²⁰. Entre avril et juillet 2011, le même bilan sur 90 jours mentionnait 834 insurgés tués et 2941 capturés, montrant ainsi à la fois une augmentation et un durcissement.²¹

Quels sont les effets de ces coups de marteau toujours plus forts ? Est-ce que l'on atteint ainsi une attrition d'ampleur industrielle, susceptible en quelques années de saigner à blanc les adversaires irréductibles de la coalition et de favoriser le retour des autres ? Les informations disponibles ne suffisent pas pour avancer raisonnablement une hypothèse.

Le problème des dommages collatéraux

Les actions directes menées de nuit sans connaissance détaillée de l'objectif entraînent des risques accrus non seulement pour l'élément d'engagement, mais également pour les non combattants à proximité de l'objectif visé. Même si les revendications de pertes en la matière ne sont pas aisément vérifiables et correspondent dans certains cas à une pratique permettant d'extorquer des biens, il s'est produit des dommages collatéraux tellement flagrants que des mesures spéciales ont dû être prises pour en limiter les effets – comme lorsqu'un commandant a dû personnellement s'excuser et offrir un mouton à des aînés, dans un village afghan, pour le raid ayant entraîné la mort de 3 femmes.

Au-delà du recours abusif à des frappes aériennes en cas de résistance au sol, la meilleure solution pour éviter les dommages collatéraux consiste évidemment à remplir la mission sans aucune confrontation armée – une caractéristique des opérations spéciales qui a perdu sa primauté avec le rythme industriel des actions. La surprise tactique permettant d'éviter toute confrontation est difficile à garantir, mais certaines unités de forces spéciales sont parvenues en Afghanistan à exécuter près de 80% de leurs raids avec succès sans ouvrir le feu – les cibles n'ayant simplement pas eu la possibilité d'opposer la moindre résistance.

¹⁹ Kimberly Dozier, « Analysis: Spec ops on show to woo skeptics », Associated Press, 7 septembre 2010.

²⁰ Barbara Starr, « Petraeus: Counterinsurgency the main focus of strategy in Afghanistan », CNN, 30 octobre 2010.

²¹ Kimberly Dozier, « Headed for CIA, Petraeus Leaves a Revamped Warzone », Associated Press, 19 juillet 2011.

Conclusion

Le rôle des forces spéciales dans ces deux conflits contemporains, par cette combinaison entre attrition des cadres adverses et génération de forces autochtones, s'est avéré considérable – et certainement déterminant en Irak – parce qu'il a été conçu et conduit dans une perspective interforces, interdépartementale et multinationale. La performance tactique et la pertinence opérative ne pouvant remplacer le bienfondé stratégique, cela montre à la fois les possibilités et les limites des formations militaires recherchant la force des petits nombres.

Il serait cependant erroné de considérer que cet emploi, issu d'une appréciation de la situation menée sur un théâtre d'opération donné, représente l'avenir des forces spéciales : celles-ci vont au contraire essayer en permanence de se réinventer, d'adopter des solutions inédites face aux surprises et aux impératifs des zones de conflit.

L. M.



Une unité des forces spéciales américaines et des policiers afghans lors d'un accrochage avec des insurgés dans la province d'Helmand en décembre 2010

